



**Traduire**

Revue française de la traduction

227 | 2012

Éco, socio, philo... & co

---

## Parlons du traducteur : rôle et profil

Marie-Hélène Catherine Torres

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/479>

DOI : 10.4000/traduire.479

ISSN : 2272-9992

### Éditeur

Société française des traducteurs

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 53-61

ISSN : 0395-773X

### Référence électronique

Marie-Hélène Catherine Torres, « Parlons du traducteur : rôle et profil », *Traduire* [En ligne], 227 | 2012, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/479> ; DOI : 10.4000/traduire.479

---

## Parlons du traducteur : rôle et profil

 Marie-Hélène Catherine Torres

Valéry Larbaud, dans son livre *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, affirme que les joies et les profits du traducteur sont grands et dignes d'envie. Toujours selon Larbaud :

*Voilà un poème, un livre entier que le traducteur aime, qu'il a lu vingt fois avec délice et dont sa pensée s'est nourrie ; et ce poème, ce livre, ne sont pour son ami, pour les personnes qu'il estime et auxquelles il voudrait faire partager tous ses plaisirs, que du noir sur du blanc, le pointillé compact et irrégulier de la page imprimée, et ce qu'on appelle « lettre close ». « Attendez un peu », dit le traducteur, et il se met au travail. Et voici que sous sa petite baguette magique, faite d'une matière noire et brillante engainée d'argent, ce qui n'était qu'une triste et grise matière imprimée, illisible, imprononçable, dépourvue de toute signification pour son ami, devient une parole vivante, une pensée articulée, un nouveau texte tout chargé de sens et de l'intuition qui demeuraient si profondément cachés, et à tant d'yeux, dans le texte étranger. Maintenant votre ami peut lire ce poème, ce livre que vous aimez : ce n'est plus lettre close pour lui ; il en prend connaissance, et c'est vous qui avez brisé les sceaux, c'est vous qui lui faites visiter ce palais, qui l'accompagnez dans tous les détours et les coins les plus charmants de cette ville étrangère que, sans vous, il n'aurait probablement jamais visitée<sup>(1)</sup>.*

Le traducteur a en effet le pouvoir de révéler l'autre, l'étranger et ce, à tous les niveaux de la société. En établissant une relation interactive entre les cultures, le traducteur soit perpétue la « tradition », soit la transgresse en important des mots étrangers ou en créant des néologismes. En d'autres termes, selon les stratégies de traduction que le traducteur adoptera, les normes existantes, c'est-à-dire l'assimilation de l'étranger, seront renforcées, ou bien il se produira une ouverture vers les innovations dans la langue et la culture (Torres, 2004).

Le traducteur littéraire participe ainsi, consciemment ou non, à la lutte pour la visibilité, c'est-à-dire à la reconnaissance internationale d'une littérature. Selon le type de traduction, une certaine vision culturelle et littéraire d'un système donné sera transmise, plutôt que telle autre.

(1) LARBAUD Valéry, 1997, *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard, p. 68 (III, Joies et profits du traducteur).

Le pouvoir du traducteur est tel que l'on peut s'interroger sur son désir d'anthropophagie ou ses méthodes d'annexion de l'autre. Une telle démarche permettra par la suite de dresser un profil du traducteur, avec les balises spatiotemporelles nécessaires. L'existence du traducteur devient donc possible grâce à sa visibilité dans le texte traduit.

## 1. Le traducteur est-il un anthropophage ?

La Théorie de l'Anthropophagie est une théorie brésilienne intéressante, issue de la quête d'une identité nationale, la brésilianité. Elle [la théorie] fut lancée après la « Semana de arte moderna de 1922 » (11 au 18 février) à São Paulo, par un écrivain brésilien, Oswald de Andrade, qui publia par la suite son *Manifeste Anthropophage* en 1928, nous dit Bosi (2011, p. 402-407), en réaction à la culture européenne importée au Brésil. D'ailleurs, en contre-réaction, le *Manifeste Anthropophage* ne fut traduit en français qu'en 1982 par Jacques Thiériot.

Qu'est-ce donc que cette théorie de l'Anthropophagie ? Selon Zilá Bernd (1995, p. 77-81) dans le *Manifeste Anthropophage*, le mythe *Tupi*<sup>(2)</sup> du rituel anthropophage fut utilisé comme métaphore culturelle du mouvement anthropophage, représentant ainsi le point culminant de la quête identitaire brésilienne. C'est, nous dit-elle, « un retour aux moments inauguraux de notre histoire, au paradis mythique où vivaient les Tupinamba avant l'arrivée des Portugais ». En effet, Leyla Perrone-Moises affirmait déjà dans les années 1982 que le désir de créer un art brésilien s'est orienté vers un retour aux sources et que les Indiens allaient donc fournir les thèmes d'inspirations. Bernd ajoute d'ailleurs que, aussi bien dans le rituel des Tupinamba que chez les anthropophages modernes, la dévoration n'était pas généralisée mais pratiquée à partir de certains critères de sélection. À l'instar du « sauvage » qui dévore l'ennemi, – mais pas n'importe lequel : un ennemi courageux et qui se distingue par ses qualités, notamment guerrières – l'absorbe et le digère pour n'incorporer que ses vertus, l'écrivain brésilien fait de même par le rituel de l'anthropophagie culturelle. Face à la culture de l'autre, l'écrivain brésilien aura donc le même comportement : dévorer la culture étrangère, l'absorber, la digérer, pour restaurer son propre patrimoine culturel. « La dévoration proposée par les nouveaux Anthropophages devait répondre à certains critères pour que seuls soient digérés les apports nécessaires, pour que le "dévorer" ne fasse pas succomber le dévoreur par indigestion. »

Cela posé, nous partons donc de l'hypothèse que toute traduction est anthropophage.

Tout traducteur procède à une *appropriation* du texte traduit, c'est-à-dire qu'il rend le texte source apte à être lu dans une autre culture, dans une autre langue, en le traduisant. Cette mobilité, ce déplacement, permet sans conteste un accroissement du volume des traductions et une diversification spatiotemporelle de celles-ci. Non que les littératures nationales et les

---

(2) Les Tupis sont des indigènes brésiliens.

modèles littéraires aient disparu, mais ils entrent en compétition avec d'autres traditions et modèles. Parler de mobilité de la littérature par le biais des traductions nous entraîne à parler de la déterritorialisation<sup>(3)</sup> de la littérature, dans le sens où un texte traduit est un texte qui est coupé du milieu qui l'a vu naître et grandir – sous la forme du texte source – et qui est projeté vers une autre culture, plus précisément vers de nouveaux lecteurs pour lesquels le texte n'a pas été initialement conçu. Anthony Pym envisage la traduction comme un texte qui change en qualité, car il se déplace dans l'espace et dans le temps.

Ce concept de transfert spatial ou la notion de déterritorialisation de la littérature traduite est indispensable à celle d'appropriation puisque nous partons de l'hypothèse qu'un texte étranger est déterritorialisé (Venuti) ou déplacé dans le temps et dans l'espace (Pym), puis traduit par appropriation. Selon nous, la théorie anthropophage et le processus de traduction ont la même démarche en ce qu'ils consistent à dévorer, incorporer, digérer, pour ensuite créer leur propre production. Le traducteur produit ainsi un autre texte : le texte traduit, « transformé en énergie créatrice » qui conserve « la marque de l'identité » du texte source. Le traducteur est donc auteur.

Toute traduction est donc un acte anthropophage par absorption du texte source et création du texte traduit, chaque traduction étant unique dans le sens où elle est faite par un traducteur particulier, à un moment déterminé. C'est en confrontant des textes traduits par des traducteurs différents qui correspondent au même texte source que l'on peut établir comment les traducteurs ont traduit, soit à quel type ou degré d'anthropophagie les traducteurs se sont livrés.

Si toute traduction est un acte anthropophage, chacune sera :

- soit naturalisée, ou plus naturalisée (ce que nous pouvons appeler « anthropophagie ethnocentrique ») ;
- soit exotisée, ou plus exotisée (« anthropophagie innovatrice ») ;
- soit un compromis entre naturalisation et exotisation (« anthropophagie interculturelle »).

Mais comment le traducteur révèle-t-il l'étranger ?

## 2. Le rôle du traducteur est-il de révéler ou d'annexer l'étranger ?

L'on peut poser ici que l'hypothèse de la naturalisation et de l'exotisation d'un texte littéraire renvoie à la théorie de l'adéquation et de l'acceptabilité des descriptivistes comme Toury. La terminologie « naturalisation » et « exotisation » nous est cependant fournie par Kitty van Leuven dans deux articles publiés dans la revue *TARGET* (2, p. 1). En effet, lorsque dans un texte traduit, « les personnages, les lieux, les institutions, les coutumes et les traditions sont adaptés

(3) L'expression est empruntée à Deleuze et Guattari par L. Venuti (1998).

à la culture du lecteur de la traduction », nous sommes face à une naturalisation du texte. Dans ce cas, dans le texte traduit, le narrateur essaie de minimiser la distance entre le monde fictionnel étranger et le lecteur puisque le monde fictionnel qui lui est présenté ressemble au sien.

En revanche, lorsque sont présents des éléments de culture spécifiques, soit des éléments apportant « des informations sur un pays, sur la culture et sur les caractéristiques sociales du texte original » (*TARGET*, 1 p. 2), le texte traduit aura suivi un processus d'exotisation, favorisant une certaine innovation de la langue (par exemple, la création de néologismes), ainsi que l'élargissement de l'horizon culturel du pays d'accueil, raison *sine qua non* du traduire, selon nous.

D'autres terminologies sont employées selon les auteurs et critiques. Lawrence Venuti (1995, p. 81) pour lequel les traductions sont inévitablement naturalisées, distingue la *domestication method*, qui est une réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs culturelles dominantes, et la *foreignizing method* qui tient compte des différences linguistiques et culturelles du texte étranger. José Lambert (1980, p. 252) affirmait déjà dans les années 1980 que selon les circonstances, le texte traduit pouvait remplir, soit une fonction dépaysante (importation non voilée), soit une fonction traditionnelle (soumission aux conventions de la littérature d'arrivée), soit une fonction a-symétrique (le caractère conventionnel ne pouvant être attribué ni à la littérature d'arrivée ni à la littérature de départ).

Pour pallier donc une lacune terminologique ancienne – la question du choix initial du traducteur était déjà discutée il y a presque deux siècles, par Schleiermacher (1999, p. 300-301) qui voyait deux méthodes possibles : dans l'une, le traducteur traduit comme si l'auteur écrivait dans la langue traduisante, dans l'autre, « le traducteur essaie de communiquer sa connaissance de la langue d'origine », faisant mouvoir le lecteur vers l'autre, vers l'étranger –, nous travaillons avec l'hypothèse de la naturalisation et de l'exotisation.

La question du « choix initial » est aussi abordée par Toury, pour lequel la traduction est une espèce d'activité qui touche à la fois deux langues et deux traditions culturelles. Le traducteur, toujours selon Toury, se voit donc confronter, *a priori*, à deux choix préalables possibles. Toury (1980, p. 115-117) énonce que le traducteur opère, dès le départ, un choix de base, c'est-à-dire qu'il suit une « *norme initiale* » (1995, p. 56-57) qui le place face à deux choix.

Si le traducteur s'assujettit au texte source (TS), sa traduction se pliera aux normes du TS et à partir de là également, aux normes de la langue et de la culture du TS. Il s'agira donc, selon Toury, d'une traduction adéquate par rapport au TS. C'est ce qu'il nomme *source-oriented translation*. Si, à l'inverse, le traducteur se plie aux normes du système d'accueil dans lequel le texte est traduit, sa traduction sera une traduction acceptable par rapport à la langue et à la culture du système d'accueil. C'est ce que Toury appelle *target-oriented translation*. Mais il ajoute que, généralement, les décisions prises par les traducteurs se révèlent être une com-

binasion ou un compromis entre ces deux choix. Il est possible ici de vérifier comment les traducteurs ont traduit en s'attachant particulièrement aux éléments culturels présents dans les traductions (expressions idiomatiques, noms propres, toponymiques, oralité...).

### 3. Comment dresser un profil du traducteur ?

Selon les postulats de la théorie descriptive, l'analyse part du texte d'arrivée, c'est-à-dire du texte traduit, puisque l'observation commence réellement par là selon Toury (1995, p. 36). Cette démarche permet donc d'éviter les analyses prescriptives afin d'étudier les traductions le plus objectivement possible pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles représentent dans le système culturel d'arrivée. Il faut dire également que l'un des principaux avantages de l'étude de la littérature traduite à partir de bases conceptuelles descriptives, selon Lambert et van Gorp dans leur texte *On Describing Translations*, est de dépasser la vision traditionnelle des problèmes traductionnels – ainsi les questions : pourquoi les personnes traduisent-elles ? ou, la traduction est-elle fidèle à l'original ? ou encore, telle traduction est-elle une bonne ou une mauvaise traduction ? – afin de s'intéresser plutôt à des questions comme : qui traduit ? comment ? quelle est la situation des traductions dans tel système culturel et littéraire d'accueil ? ou encore, quel est le concept de traduction sous-jacent à tel texte traduit ?

La théorie descriptive de la traduction se propose d'étudier des modèles, des stratégies et des tendances suivis par les traducteurs qui permettent d'établir *comment* sont traduits des textes existants. Ensuite, l'utilisation de la théorie brésilienne de l'anthropophagie en complémentarité avec la théorie descriptive est assez innovatrice puisque notre hypothèse part du principe que tout traducteur est anthropophage, à des degrés divers et, par extension, que toute culture l'est aussi, à des degrés divers également.

Mais « Pour comprendre la logique du texte traduit nous sommes renvoyés au "travail traductif" lui-même et, par delà, au "traducteur" » nous dit Antoine Berman (1995, p. 72-73). Partant ainsi à la recherche du traducteur, Berman pose clairement la question : qui est le traducteur ? Pour lui, cette question a une autre finalité que celle adressée à un auteur (qui est l'auteur ?), car il affirme que « la vie du traducteur ne nous concerne pas, et a fortiori ses états d'âme ». Ce qu'il importe de savoir, selon Berman, c'est :

- si le traducteur est français ou étranger ;
- s'il est uniquement traducteur ou s'il exerce une autre profession ;
- s'il est aussi auteur, s'il a produit des œuvres ;
- de quelle(s) langue(s) il traduit ;
- s'il est bilingue ;
- quel(s) genre(s) d'œuvres il traduit ;

- s'il a écrit sur sa pratique traductive ;
- s'il a traduit avec d'autres traducteurs (traduction à « quatre mains »).

Anthony Pym (1998, p. 160) a une vision tout à fait opposée à celle de Berman, car il perçoit les traducteurs en tant que personnes de chair et de sang, en tant qu'êtres humains et non pas en tant que figures du discours ayant produit une traduction. Et donc, inversement à Berman, Pym argumente que certains détails de la vie privée des traducteurs peuvent être pertinents pour expliquer ce qui a été fait dans le domaine de la traduction. D'autre part, Pym avance l'hypothèse que les traducteurs sont rarement des traducteurs professionnels, ne vivant que de la traduction, mais qu'ils exercent le plus souvent une autre profession. Cela est, selon Pym, un avantage car un traducteur qui ne vivrait que de ses traductions serait beaucoup plus dépendant des structures en place (délais, exigences de l'éditeur, etc.) et restreindrait ainsi ses habiletés de traducteur.

L'une des questions fondamentales que se pose Pym est de savoir comment l'on devient traducteur. Est-ce parce qu'on est bilingue ? interroge-t-il. Ce critère, selon lui, n'influence pas le fait que quelqu'un devienne traducteur, car le plus souvent, dit Pym, le traducteur entretient un rapport émotionnel avec une culture particulière ou avec un auteur spécifique. Le traducteur traduit parce qu'il éprouve un plaisir à traduire, à dévoiler l'autre. L'hypothèse de Pym est celle de l'interculture qui explicite que la nationalité du traducteur n'importe guère car, selon lui, le traducteur se situe à l'intersection des deux cultures, soit dans l'espace interculturel. Contrairement donc à Berman qui établit une séparation binaire entre les deux cultures, Pym affirme non seulement que les traducteurs n'appartiennent pas à une seule culture mais encore qu'ils [les traducteurs] sont l'intersection.

Tenant compte des critères de Pym sur l'interculture et du questionnaire de Berman, il est possible d'établir le profil des traducteurs d'une littérature traduite déterminée, en prenant également en considération le discours implicite des paratextes (préfaces, notes du traducteur et autres introductions ou postfaces) ainsi que celui des métatextes (notes et glossaires) et celui des autres textes écrits par les traducteurs. Tous ces documents représentent d'importantes sources d'information. Enfin, tous ces renseignements sur la vie des traducteurs, en accord avec Pym, permettent de mieux cerner et apprécier les prises de décisions dans les traductions ainsi que les stratégies de traduction utilisées. Mais encore faut-il que le traducteur soit visible.

#### **4. Le traducteur peut-il être invisible ? ou le cas du best-seller en traduction**

Venuti, qui consacre un chapitre entier au best-seller dans son livre *The Scandals of Translation*, affirme que, pour publier un best-seller, l'attention des éditeurs envers les textes étrangers se tourne vers ceux qui ont un succès commercial assis dans leur culture d'origine, espérant ainsi

renouveler et perpétuer des performances similaires. Le best-seller bénéficie, en effet, d'une grande diffusion, d'une publication à gros tirages, devant atteindre le plus large éventail de lecteurs possible – en catégories de lecteurs, mais surtout en nombre. C'est pourquoi, selon Venuti, les élites culturelles considèrent les best-sellers comme de la littérature populaire et bon marché. Ce jugement de valeur provoque, selon nous, dans la réalité des programmes scolaires et universitaires, une exclusion de la littérature dite « populaire » ou un cantonnement de celle-ci dans des lignes de recherche sporadiques, notamment à des niveaux universitaires avancés (le 3<sup>e</sup> cycle, par exemple).

L'approche de l'éditeur est en premier lieu commercial, voire impérialiste, selon Venuti, dans le sens où, précise-t-il, ce que l'on attend ici de la traduction est de renforcer les valeurs littéraires, morales, religieuses ou politiques du lecteur. Pour Venuti, les traductions confirment la règle énoncée par Pierre Nora sur le « best-seller inattendu, soit la transgression, l'échappée hors de l'espace sociologique naturel du livre, son explosion touchant des publics pour lesquels il n'était pas fait ». Le public étant disparate, le best-seller traduit met en place des stratégies discursives qui, toujours selon Venuti, faciliteront l'atteinte d'une masse importante de lecteurs. Le succès du best-seller dépendra, ajoute-t-il, de l'identification du lecteur avec les personnages évoluant dans une problématique sociale contemporaine. Le texte traduit doit donc créer un monde que le lecteur reconnaît. D'autres critères de succès du best-seller, tels la simplicité du langage, des images stéréotypées, l'identification claire des personnages, permettent donc au lecteur d'accéder facilement au monde imaginaire du texte car les valeurs que les personnages représentent et divulguent lui sont évidentes et familières. Pascale Casanova (1999, p. 173) y ajoute l'importance du public visé, un « public international ». Selon elle, les éditeurs américains ont cherché le secret du nouveau best-seller international, soit des normes esthétiques en vigueur (voire du siècle passé) et une vision du monde occidentale. Ce sont actuellement, selon elle, les critères commerciaux les plus diffusés.

Pour toucher ce public international, le best-seller traduit, dépourvu de ses références originales, sera interprété et évalué de manière différente de ce qu'il était dans son état d'origine. Et pour atteindre un public aussi hétérogène, Venuti part effectivement de la sensation de plaisir que produit l'identification des lecteurs aux personnages et aux situations du récit. Pour donner ce plaisir, il précise que la narration doit être immédiatement compréhensible, avoir un langage au sens précis et simple, une syntaxe continue et un lexique familier. C'est cette simplicité de langage, de syntaxe, de vocabulaire, qui amène Venuti à parler de *fluent translations* dans lesquelles est perçu l'effet de transparence par rapport à l'original. Pour obtenir de telles traductions, poursuit-il, les traducteurs utilisent des stratégies appropriées, syntaxe linéaire, sens sans équivoque, usage courant, cohérence lexicale. Les traducteurs évitent, toujours selon lui, les constructions non idiomatiques, la polysémie, les archaïsmes, le jargon, ou tout mot, en tant que mot, qui attirerait l'attention du lecteur. Ces traductions en « langage courant » privilégient donc la familiarité, soit un langage si reconnaissable, nous explique-t-il qu'il en



devient *invisible*. La naturalisation de ces traductions – ce que Venuti appelle « domestication » – est considérable, au point de neutraliser, selon nous, la culture étrangère, de la rendre, selon le terme de Venuti, *invisible*.

L'invisibilité du traducteur et la transparence de la traduction, comme le démontre Venuti, semblent être les maîtres-mots des traductions de best-sellers qui nous ont servi ici de contre-point, d'exemple extrême de mort du traducteur. Son statut [celui du traducteur] ne dépendra, comme nous l'avons vu, que des choix établis. Mais il concentre toutefois tous les pouvoirs entre ses mains, au bout de sa plume. Il est un intermédiaire culturel de poids. Son pouvoir, manipulateur ou non, est le pouvoir suprême, celui des mots.

marie.helene.torres@gmail.com

## Bibliographie

- BERMAN, Antoine 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.
- BERND Zilá, 1995. *Littérature brésilienne et identité nationale*. Paris, L'Harmattan.
- BOSI Alfredo, 2011. *História concisa da literatura brasileira*. São Paulo, Brésil, Cultrix.
- CASANOVA Pascale, 1999. *La république mondiale des lettres*. Paris, Seuil.
- LAMBERT José, 1980. « Production, tradition et importation : une clef pour la description de la littérature et de la littérature en traduction » in *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, Numéro Spécial, La Traduction. Toronto, University of Toronto Press.
- LEUVEN Kitty van, *Target 2* p. 1 ; *Target 1*, p. 2.
- PERRONE-MOÏSES Leyla, « Anthropophagie » in *Magazine Littéraire*, n° 187, 1982.
- PYM Anthony, 1998. *Method in Translation History*. Manchester, Angleterre, St-Jerome.
- SCHLEIERMACHER Friedrich, 1999. *Des différentes méthodes du traduire*. Trad. Antoine Berman. Paris, Seuil.
- TORRES Marie-Hélène Catherine, 2004. *Variations sur l'étranger dans les lettres*. Arras, France, Artois Presses Université.
- TOURY Gideon, 1980. *In Search of a Theory of Translation*. Tel Aviv, Israël, Porter Institute.
- Id., *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam/Philadelphia, 1995, John Benjamins.
- VENUTI Lawrence, 1995. *The Translator's Invisibility*. Londres/New York, États-Unis, Routledge.

Id., « Translation and Minority », revue *The Translator*, 1998.

Id., 1998. *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, Londres/New York, États-Unis, Routledge.

*Marie-Hélène Catherine Torres est Professeur de littérature française et de traduction à l'Universidade Federal de Santa Catarina au Brésil. Elle est titulaire d'un doctorat (2001) en Études de la Traduction de la KUL (Katholieke Universiteit Leuven) en Belgique. Elle a publié de nombreux articles sur la traduction littéraire dans des revues en France, au Canada, en Belgique et au Brésil.*

